accompagné de 44 illustrations représentant les méthodes et appareils usités à ce moment. On y trouve déjà une espèce d'autoclave désigné: «Instrumentum balnei, in quo carnium succi ex quibus gelatinæ fiunt, extrahuntur.» Un dernier chapitre traite des cosmétiques ou «Medicamenta ornantia».

Il est amusant de voir comment Renou (dont nous parlerons plus loin) conseille aux pharmaciens de ne pas vendre des articles de ce genre: «de peur, dit-il, que les courtisanes et autres filles de joye n'y trouvent quoy attraper et prendre à la pipée les jeunes hommes par trop imprudents.»

L'Antidotaire de Wecker n'a jamais eu de caractère officiel, mais les nombreuses éditions qui se sont succédées prouvent qu'il a été très apprécié. En outre, il a été traduit en français sous le titre: Le grand Dispensaire ou thresor général et particulier des préservatifs, ramassé et dressé par J. J. Wecker.

Le premier livre de médecine suisse arborant la dénomination de Pharmacopée est encore antérieur à Wecker. Il a paru à Bâle en 1561 et porte le titre: Pharmacopœa medicamentorum omnium... de A. Foès (1528—1595).

Cette œuvre se ressent beaucoup de l'influence du Dispensaire de Cordus. On n'y trouve que des remèdes galéniques tirés de Mésué, Rhazès, Nicolas, Avicenne, Villanova, Galien et d'autres galéniciens et salernitans. Il est presque superflu de dire que Foès considère la thériaque comme le médicament le plus précieux et qu'il décrit minutieusement la manière de la préparer.

D'autres écrits pharmaceutiques parus à cette époque en Suisse sont le Dispensaire de Fuchs, Bâle 1541, et le «Thesaurus et armamentarium medicochymicum selectissimum» d'Adrien de Mynsicht, de 1602. L'auteur, à qui nous devons le tartre stibié, fut un des plus célèbres Paracelsistes.

Le livre qui a acquis le plus d'autorité à cette époque en Suisse et certainement la Pharmacopœa Helvetica de 1771. La feuille du titre est pompeusement ornée de quelques médaillons aux portraits phantaisistes d'Andromaque, Hippocrate, Paracelse, Galien, Dioscoride et Celse, avec, au milieu, le buste d'Esculape. Albert de Haller a écrit la préface qu'on peut appeler un vrai traité de critique de la matière médicale de l'époque. Très intéressant aussi, au point de vue pharmaco-historique, sont les prolégomènes de cette pharmacopée qui constituent un véritable cahier des charges du pharmacien. «Un pharmacien, dit l'auteur, qui exerce sa profession avec assiduité, est digne d'honneur; il est bien au-dessus de l'herboriste, du droguiste et du meige». Plus loin il continue ainsi: «Un pharmacien doit avoir une réputation intacte, être un chrétien craignant Dieu; de plus, il doit savoir l'allemand et le français et aussi le latin, car tous les ouvrages scientifiques sont écrits dans ces langues. La connaissance du grec lui sera utile parce que beaucoup d'expressions scientifiques en dérivent. Si, avec cela, il sait l'anglais et l'italien, il n'y a pas de mal. Mais, avant tout, qu'il parle et qu'il écrive sa langue maternelle correctement et avec élégance.» L'auteur exige du pharmacien des connaissances approfondies en pharmacognosie, car il doit récolter lui-même les drogues simples indigènes et en faire des préparations galéniques. Le pharmacien doit connaître les plantes et doit posséder un herbier. Le texte du livre comprend les drogues par ordre alphabétique et un chapitre des médicaments galéniques et chimiques. Chaque article est accompagné d'une notice, souvent très détaillée, mentionnant l'effet et le mode d'emploi du médicament. Il ne faut pas perdre de vue que dans ces temps les médecins puisaient tout leur savoir dans les pharmacopées.

Malgré son titre de *Pharmacopœa Helvetica*, ce livre n'a jamais eu un caractère officiel, quoiqu'il fût certainement